

Caroline Regnaut
écrits d'enfant
extraits



ROMANS

ROMANS	
Jean-Jacques.....	1
Le journal de Pauline.....	5
Chante, rossignol, chante !.....	12
À la claire fontaine.....	15
POÈMES ET CHANSONS	
Aelys.....	19
Alcibiade.....	21
JOURNAL	23
CORRESPONDANCE	
À bientôt j'espère.....	32
Les lettres de vie.....	34

Jean-Jacques

1972-1974

Ils ne se disaient rien, ils marchaient silencieusement, se regardant ou regardant par terre. À la station de l'autobus, il y avait un banc caché par le mur de la station. Le bus partait mais Nina ne le prit pas. Il n'y avait plus personne, car dans cette grande avenue, les gens rentraient du travail en bus ou en voiture. Elle était peu fréquentée par les piétons. Les quelques personnes se hâtaient, passaient sans se voir.

Nina marchait machinalement vers le banc et s'y assit. Jean-Jacques fit de même, il n'avait pas envie de rentrer. Ils étaient graves et tristes. Ils ne se parlaient pas. Nina grattait nerveusement la peinture écaillée du banc en bois. Ils se souvenaient de la discussion d'hier et ils en étaient gênés. Ils sentaient bien qu'elle n'était pas finie, qu'ils avaient encore des choses à se dire. Ils se regardèrent un instant, tristement. Alors Jean-Jacques fut convaincu qu'il fallait l'aider. Il fallait essayer, au moins. Mais comment ? Nina regardait Jean-Jacques de plus en plus souvent. Elle grattait toujours le banc. Alors, pour l'apaiser, il arrêta cette main qui s'agitait, il posa la sienne dessus. Ils se regardèrent. Ni Nina, ni Jean-Jacques n'osaient retirer leur main. Alors Nina prit sa main dans la sienne et la serra. Puis ils la lâchèrent ensemble. Ils baissèrent rapidement le regard et Jean-Jacques dit, presque en murmurant :

– Faut avoir confiance... Un jour... tu y penses plus du tout à ça.

– À tout ça quoi ? dit-elle de même.

– Que tu es seule, répondit-il.

Ils se regardèrent puis rabaissèrent la tête. Jean-Jacques se leva, Nina aussi. Le bus arrivait. Ils étaient face à face, et elle lui tendit la main :

– Au revoir !

Il y consentit et ils se serrèrent vivement la main.

– Au revoir !

Nina sauta dans le bus...

Elle rentra chez elle le plus vite qu'elle put. Elle s'enferma dans sa chambre, s'accouda à la fenêtre. C'était toujours le même paysage, et si rarement changé qu'aujourd'hui il lui paraissait presque autre. Elle avait vue sur un grand arbre qui poussait dans un jardin voisin, un arbre accolé à un gigantesque immeuble gris aux fenêtres sales. Il y avait quelquefois le matin du soleil de ce côté. Mais Nina regardait

seulement le grand arbre. Il était vieux, sans doute vieilli trop vite par cette grande façade cimentée. Il ne donnait plus beaucoup de feuilles, et s'il en donnait, c'était de petits bouts de verdure asphyxiée et mourante.

Ce soir-là il n'y avait plus de feuilles, il n'y avait que quelques branches noueuses, sèches et cassantes, et un tronc presque trop gros, bien qu'il soit plus fin que les autres, plus noueux et tordu, pour porter un si léger fardeau. Lorsque, pour la première fois, Nina avait découvert cet arbre, elle avait été prise d'un serrement au cœur et sa gorge avait été chatouillée de sanglots qui n'aboutirent pas. Mais maintenant, elle l'avait vu si souvent dépérir et pourtant subsister toujours, comme si ceux qui ne pouvaient pas étaient forcés de vivre une éternité jusqu'au bout, qu'il lui venait, lorsqu'elle le regardait à nouveau, à peine un soupir mais beaucoup de tristesse parfois.

Nina se mit à penser à son malheur. Mais au bout de quelques instants, son cœur d'abord secoué par ce souvenir fut envahi d'une plénitude presque absolue. Une extrême douceur éleva tout son être sur une sorte de piédestal en cristal, léger, fin, et fragile. Elle sourit et posa la tête sur le rebord de la fenêtre. Mais le froid glacé de celle-ci la releva brusquement. Finalement elle pleura. Elle pensait à Jean-Jacques, il était seul lui aussi...

Jean-Jacques était triste. Pourtant il avait quelque animosité, de joie peut-être. On sentait que ce n'était pas encore fini, mais que quelque chose d'autre commençait. L'existence reprenait, elle s'était peut-être arrêtée. L'existence continuait, sans changer vraiment son rythme. Lorsqu'ils étaient ensemble, Jean-Jacques et Nina ne se disaient rien, bien qu'ils aient rêvé de longues confidences. Un regard leur suffisait largement, puisqu'au bout de quelques secondes, ne pouvant plus supporter le regard de l'autre, gênés et intimidés, ils détournaient la tête.

Jean-Jacques ne lui posait pas de questions sur Lucie et Nina aurait bien voulu comprendre ce qui le tracassait. Mais l'atmosphère nouvelle née entre eux les rendait muets, bien que leur regard parlât pour eux. Ils ne se donnaient pas encore le droit de se juger.

– Tu sais, dit un jour Nina à Jean-Jacques lorsqu'ils revenaient de la maison de la culture, tout le monde me croit parfaitement heureuse, surtout mes parents.

Jean-Jacques ne trouvait rien à dire, mais pourtant il répondit machinalement :

– Mais pourquoi veux-tu que les gens te trouvent malheureuse ? C'est des moments qu'on garde pour soi, et c'est beaucoup mieux.

– Pour soi, vraiment ?

– Oui, qu'on ne dit pas à tout le monde. Tu te rends compte, si les gens savaient, ceux qui ne comprennent pas te mépriseraient, et ceux qui comprennent mal te cajoleraient et c'est encore pire, parce qu'on se sent traqué de partout. Elle est rare la personne qui comprend le cas, et s'il y en a plusieurs, ça serait peut-être embêtant, parce que chacun comprend à sa manière et ça pourrait faire des confusions. Enfin, c'est mon avis.

– Tu as peut-être raison. Mais il faut du cran pour dissimuler qu'on est malheureux.

– Oui mais ça dépend. Tu sais, on finit bien par s'habituer. Si tu savais comme je n'aime pas ce mot : malheureux. Il est trop banal, on l'emploie toujours parce qu'il n'y en a pas d'autre, et on l'entend tous les jours. Et puis le malheur est si différent. Les gens qui font la guerre sont malheureux, les gens en deuil sont malheureux, ceux qui n'ont pas les moyens de vivre sont aussi malheureux. Il y a aussi les infirmes et les malades.

– Il n'y a pas que ceux-là. Mais de toute façon chaque cas est différent.

Mais cela n'aboutissait à rien, et ils souffraient beaucoup plus en parlant comme cela. D'autant plus qu'ils le savaient. Mais ils n'avaient pas besoin de se dire : « Si nous parlions d'autre chose. » Ils le sentaient dans l'attitude et les réactions de l'autre. Ils se le disaient avec les yeux.

Après un long silence, il dit :

– Mais est-ce que tu sais vraiment ce qu'est le bonheur ?

– Je ne sais pas, répondit-elle, je ne crois pas.

– Moi non plus, je ne crois pas que je sache.

– C'est trop difficile.

– De savoir ?

Elle fit oui d'un signe de la tête.

– J'ai peur, dit-elle.

*
* *

Jean-Jacques hésita, puis dit :

– Faut rentrer.

Ils se regardaient encore.

– Le bus va bientôt arriver.

Il eut envie de poser une question qu'il n'avait jamais demandée auparavant.

– À quelle heure tu viendras demain ?

Cela ne la choqua pas.

– Comme d’habitude. Vers cinq heures et demie ou six heures.

Ils étaient séparés par l’idée de partir et de rester. Ils voulaient partir parce qu’ils se sentaient bouleversés, et rester car ils avaient chacun besoin de la présence de l’autre.

Elle souriait parfois. Un étrange malaise s’emparait d’elle, elle avait l’impression d’étouffer. Cela lui était pénible d’attendre comme cela. Elle marchait à pas lents de long en large, derrière la station, mais elle se calma. La perspective de partir la retenait. Elle avait hâte que la nuit et la journée soient passées. Elle regarda Jean-Jacques, mais il avait baissé la tête et ne la regardait plus. Elle s’approcha de lui, triste :

– Ça va, Jean-Jacques ?

D’un geste vif il tourna la tête vers elle et lui dit :

– Oui, oui.

En fait ils avaient l’un et l’autre les mêmes émotions, ils le savaient. On entendit un moteur lent et rauque. Leurs yeux se reflétèrent. Ils se rapprochèrent.

– Au revoir, dit Nina.

Elle ne savait plus si elle devait lui tendre la main. Le geste vint de Jean-Jacques, il fut indécis et ses lèvres effleurèrent respectueusement la joue de Nina.

– À demain.

Il était plus triste encore. Il vit le bus continuer sa route, puis lorsqu’il le perdit de vue, il rentra chez lui. Il se sentait plus libre et plus attaché à la fois, envahi d’une vague tristesse pénible à supporter.

Ses parents mangeaient, mais il n’avait pas faim. Il monta au grenier. Il s’arrêta sur le seuil, observa la pièce, comme si elle avait changé, puis alla directement vers le buffet où il rangeait ses cahiers. Il alluma une cigarette et s’assit. Il voulait parler avec Nina, il voulait être auprès d’elle. Il prit un cahier et sa plume et écrivit sur une nouvelle page, d’une belle écriture souple : Jeudi 27 avril...

Il s’arrêta, sourit un instant, il rêvait.

Quelques minutes de silence s’établirent. On entendit à travers la maison les bruits du repas de famille. Ils y étaient tous, en bas.

Mais Jean-Jacques, songeur, oubliait sa plume.

Il se ressaisit, tira une bouffée de sa cigarette, et il écrivit...

Le journal de Pauline

1975

Le 20 mars

Aujourd'hui à l'école Renaud m'a dit que c'était inutile d'écrire un journal. Je lui ai dit que c'était une nécessité, un besoin. Il m'a dit : Quel besoin ? Un journal, c'est simplement événementiel.

Il ne comprend rien du tout. Si j'écris un journal, c'est que cela m'aide à me retrouver, à mettre mes idées au clair, et comprendre un peu mieux ce qui se passe. Mon dieu ! Peut-on être ignorant à ce point ! Si je ne t'avais pas eu, Journal, pendant la maladie de papa, je me demande comment j'aurais fait et comment j'aurais pu m'en sortir. Ce journal, c'est aussi un moyen de me rappeler ce que les autres ont dit, ce qui s'est passé, les discussions avec maman, Ghislaine, avec Florent, avec Juliette. J'ai écrit ce que m'a dit Juliette et maintenant je comprends mieux pourquoi elle est comme ça.

Non, un journal, ce n'est pas inutile. A qui peut-on dire toutes ces choses importantes, si ce n'est à un journal ? Lorsqu'on n'a personne qui écoute, pas d'amie, pas de confident, à qui, je me le demande ?

*

* *

Le 7 mai

(...) Je suis fatiguée. J'en ai un peu assez de trop réfléchir et philosopher. Ce n'est pas très drôle, à force. Il faut que je me couche. Ghislaine dort déjà. Je n'ai pas envie de quitter mon Journal maintenant. J'ai mon stylo dans les mains et il court sur le papier, je n'arrive pas à l'arrêter. Pourtant ma tête se vide, je n'ai plus rien à dire. Mon plaisir est de noircir des pages. Par moments ça m'énerve un peu. Et le pire, c'est que je ne peux plus m'arrêter. Quand on a commencé à écrire un journal, on est pris par l'engrenage, et écrire devient une véritable drogue. (À certains moments, je dis, pas toujours !)

Bon. J'arrête quand même, car je crois que je vais dire des bêtises. En tout cas c'est incroyable ce que je suis contente de lire les lettres de Juliette. Enfin, je me répète. Je suis vraiment bête. Je divague, on dirait. Et oui, j'ai sommeil. C'est pour ça. Je ne peux plus rien faire de bon pour l'instant. Il faut que je me couche. Sans faire de bruit, sinon je vais réveiller ma sœur. Et puis il est déjà tard. Quelle heure est-il ? Minuit dix. Pas étonnant que j'aie sommeil. Et puis j'ai froid. Je vais me coucher, j'aurais bien chaud. Oh oui mais le lit est froid. Oh la la, qu'est-ce qu'il faut faire ? Bon, je crois qu'il faut que je me couche quand même. Demain j'ai classe. Il faut se lever encore à six heures et demie. Je suis complètement folle avec tout ça, je ne dors pas assez. Je vais quand même me coucher. Je suis trop

fatiguée pour me coucher. Je n'en ai pas le courage. Qu'est-ce qui me prend ? Il faut faire un effort. Et puis ça suffit, d'écrire comme ça comme une détraquée. Je me foutrais des gifles !

*
* *

Le 10 mai

Décidément, j'écris tous les jours !

Aujourd'hui papa est arrivé. On était tous très contents à la maison. Je suis un peu triste, parce que papa a beaucoup changé, j'ai l'impression. Il semble vieilli, plus irritable, plus aigri. Cependant il était quand même en forme. Il a beaucoup changé, oui. Cela m'attriste.

Il est arrivé, bien sûr il était content, mais j'avais l'impression qu'il ne se sentait pas chez lui. Ce nouvel appartement qu'il ne connaît pas. Je crois que Florent aussi l'a remarqué. Enfin, les premiers contacts sont toujours assez difficiles. Il faut espérer que ça ira mieux plus tard. Au dîner nous avons parlé. Papa nous a brièvement raconté sa vie là-bas. Il semble un peu désorienté, désemparé. Il faut qu'il s'habitue, c'est ça. Ghislaine n'a fait que parler, à table. Quelle bavarde ! Maman s'efforçait d'être gaie. Elle a même fait un gâteau. C'est assez pénible. Maman aussi l'a ressenti. Enfin ça n'allait pas très bien, quoi ! Finalement, heureusement que Ghislaine était là pour parler un peu. Florent, lui, je ne sais pas ce qu'il pense. Il faudra que j'en discute avec lui un de ces jours, quand il y sera disposé. Parce que j'ai bien vu, il ne voulait pas me parler, il est allé travailler dans sa chambre. Je reconnais très bien lorsqu'il n'a pas envie de discuter. Et alors je ne lui adresse pas la parole, parce qu'il ne me répondrait pas.

Question de tact, tout ça. J'aime bien parler avec Florent, il a une voix calme et qui rassure, qui est réconfortante. Et puis on dirait qu'il réfléchit sans arrêt, que c'est un grand penseur. Je suis vraiment bien avec lui. C'est tout de même rassurant de savoir qu'à la maison j'ai un frère avec qui je peux parler, et que l'on sent très proche. En fait, ce n'est pas vraiment ça, il n'est pas proche, il garde ses réserves, il est ailleurs. Mais lorsqu'il parle, il sait se mettre à la même hauteur que les autres, c'est pour cette raison qu'on le sent proche.

Et papa ! J'ai l'impression que ce n'est plus le papa que je connaissais. Sans doute que d'avoir senti la mort, ça l'a vieilli d'un coup. Oh, je me souviens, c'était affreux. Mais pourquoi se retourner en arrière, n'est-ce pas, Journal ? Il faut penser à l'avenir... L'avenir. Mon dieu, qu'est-ce qui me prend brusquement, lorsque j'écris ce mot : avenir ? Ça ne va plus très bien. L'avenir. Mais quel avenir ? Quel espoir ? Où est le bonheur, la joie de l'avenir ? Le quotidien, l'habitude, les disputes, les regards méchants, les discussions, et tout qui recommence. C'est toujours la même chose. L'école, les copains, les copines, les récréations où l'on s'ennuie, les discussions superficielles,

les cours ennuyeux, les soirées trop courtes. C'est ça encore, l'avenir ? Je n'en veux pas. Je ne veux pas vivre comme ça, ce n'est pas une vie. Où est le plaisir, la joie, l'admiration ? Où est le hasard ? Toute cette monotonie.

Il y a Juliette. Oui. Je dois dire que lorsque je pense à elle, c'est plus facile. La vie. C'est l'inattendu, la découverte. Mais je ne la vois pas. Elle est loin.

Ah ! L'avenir. D'ailleurs, qu'est-ce que je fais au lycée ? Qu'est-ce que je fais partout ? Ça ne m'intéresse pas. Pourquoi suis-je obligée de travailler comme une dingue ? Mon bac, ça me fait rire. Qu'est-ce que je ferai, plus tard ? Je serai au chômage. Et puis à quoi ça sert de faire des mômes, si on ne peut pas les faire vivre convenablement ? L'avenir, ça me fait bien rigoler.

Oh et puis non ça ne me fait pas rire du tout. Moi je voudrais vivre. Je suis jeune. Je voudrais aimer, être heureuse, être libre. Je voudrais tellement de choses. Je voudrais que tout le monde s'aime, comme Juliette et moi. Je voudrais pouvoir dormir, pouvoir rêver, pouvoir lire, pouvoir étudier ce que je veux et faire ce qui m'intéresse.

Je vois comment sont les gens à quarante ans. Maman qui vieillit trop vite, qui se démène comme elle peut. Et papa... Oh ! Pourvu que l'avenir soit gai !

L'avenir, ces cons de bourgeois qui disent que tout est parfait, moi je leur lancerai leur merde en pleine figure.

(Oh dis donc, Journal, je deviens malpolie. Je suis fatiguée, c'est pour ça, il est minuit et demi. Oh et puis zut alors, je dis ce que je pense, c'est tout !)

Le 12 mai

Papa est rentré du travail et il est allé se reposer dans la chambre en attendant le dîner. Alors je suis allée le voir. J'ai eu brusquement l'idée qu'il fallait qu'on parle. Je dois dire qu'au début ça a été difficile d'engager la conversation. Il rêvait, je le sentais absent. Il était fatigué un peu, aussi. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais petit à petit il a pris part à la discussion, et finalement nous avons parlé. Il s'est un peu confié à moi en ce qui concerne ses impressions, son retour, l'atmosphère de la maison, etc. Nous avons parlé franchement, je crois que ça lui a fait du bien, ça l'a remis un peu dans la famille. Il est gentil. Il est abattu par tout ce qui s'est passé, et sa vie qui reprend, le travail toujours aussi fatigant, les relations avec ses camarades toujours aussi monotones, les réunions de la CGT qui recommencent, et ses responsabilités. Il est triste aussi parce qu'il voit comme tout est changé depuis son départ, que maman est très fatiguée, et que même moi j'ai changé, dit-il. Il y a certainement des choses qu'il ne dit pas. Lorsque maman a dit de se mettre à table, papa s'est levé de son lit,

et il m'a dit : « Allez, il faut y aller, ma grande chérie, obéissons à maman. » Et il m'a embrassée. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai failli pleurer à ce moment-là. C'est si confus. J'aurais dû être contente. Et bien non, je suis très triste. Il faudra que j'en parle avec Florent. Ce soir je ne peux pas, il a une réunion de cellule.

Ça ne va vraiment plus, en ce moment. J'ai l'impression que je suis en train de craquer, parce que je suis dans un état de fatigue extrême. Je n'ai pas encore reçu de lettre de Juliette. Chaque matin, en me levant, je me dis : Pourquoi est-ce que je me lève ? Qu'est-ce qui me pousse ? Il n'y a rien d'intéressant au lycée. Pourquoi suis-je obligée de me lever à six heures et demie pour aller à l'école, où je m'ennuie, mais je m'ennuie !!

Je n'ai aucune raison de me lever le matin. Je voudrais dormir toujours.

Le 13 mai

Et voilà ! Je disais bien que je craquerais. Je vais t'expliquer, Journal, ce qui s'est passé. Ce matin je n'avais vraiment pas le moral. Je me suis levée et je suis partie à l'école, mais, tu sais, c'est bizarre l'état dans lequel j'étais, c'était comme si je rêvais, comme si j'étais devenue un fantôme, je ne voyais plus personne, je ne comprenais plus ce que je faisais. Je pensais. Je suis arrivée au cours d'histoire et justement c'est moi que le prof interroge. Je n'ai rien compris. J'ai été au tableau et il m'a posé une question. J'étais mais alors complètement partie ! J'ai attendu un peu. Je ne pouvais pas réfléchir, je ne comprenais pas la question. C'était comme si j'étais droguée, je ne voyais que des marionnettes autour de moi et je me demandais ce que je faisais là. Je lui ai demandé de répéter sa question. Et alors brusquement j'éclate en sanglots. Je suis retournée à ma place. Le prof était sidéré. Je n'en pouvais plus, Journal. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'il demandait.

Ce n'était pas drôle, tu sais. Rien que d'y penser encore, je sens mon cœur qui est tout retourné. Je ne sais pas, je ne pourrais pas te dire pourquoi cette scène imprévue me frappe à ce point. Jamais je ne me suis trouvée dans cet état. C'est bien simple : je ne pouvais plus réfléchir, mes pensées n'étaient même pas cohérentes, c'était des images dans tous les sens. Je ne veux plus penser à ce qui vient de se passer.

Je reviens de l'école, il est six heures. Tu comprends, Journal, que je ne peux rien faire ce soir, je tombe de sommeil, je suis complètement terrassée. Je me couche tout de suite. À demain.

Le 14 mai

J'éprouve beaucoup de gêne lorsque je pense à ce qui s'est passé hier. Je suis toujours aussi fatiguée. Il y a un moment, une limite à la fatigue extrême. Au-delà de cette limite, tout craque, et on devient

dépressif. Et je viens de dépasser cette limite. Ce n'est pas drôle du tout. Je n'ai plus la force de rien faire. Je n'ai plus envie d'aller à l'école, je ne vois pas la nécessité de se lever tous les matins, s'il faut se recoucher le soir. Les gens disent qu'ils sont fatigués, n'empêche qu'ils vont encore bien. Oui, c'est comme ça qu'on fait des dépressions nerveuses. C'est pour ça que je me sens mal à l'aise, parce que je suis trop nerveuse en ce moment. Mais ce n'est pas drôle, alors ! Tout n'est qu'agression. Ça y est, je pleure encore. (Je vais prendre un mouchoir.) ... Oh, je n'en peux plus. C'est nerveux, je sais bien. J'en ai marre. Je ne vois plus rien. J'entends des sifflements dans mes oreilles. C'est infernal. J'en ai marre de vivre comme ça. Où est l'intérêt ? Quel est le but ? Je voudrais n'être pas née. Qu'est-ce que je fous ici, moi ? Mais nom de dieu, bon sang, pourquoi ? Il n'y a que des fous autour de moi. Ils ne voient rien, ils sont tous aveugles. Ce sont des marionnettes. Et la vie, où elle est ? La vraie vie, vivante, la lumière. Pourquoi toujours la haine ? A l'école, dans la rue, partout.

Mais nom de dieu pourquoi est-ce que je suis là ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis dans une prison, avec des grands murs froids, et IL N'Y A PAS DE PORTES !!! Je ne peux pas sortir. Je suis toute seule, abandonnée. Oh j'en peux plus. Je n'écris même plus droit sur mon cahier, et je fais des grosses taches.

J'en ai marre de tout ! Je ne suis qu'une bonne à rien, une poubelle, je suis complètement cinglée ! Je t'en foutrais, moi, des sentiments à la con, la réflexion, la philosophie, que c'est beau tout ça ! Et aussi l'Amour avec un grand A ! Que des bêtises ! Pourquoi est-ce que je suis si compliquée ? Les autres, ils sont si simples ! Je voudrais être une machine, sans cœur, sans esprit. Ne plus pouvoir penser, sentir, et tout !

J'en ai marre de moi, de ce cahier, je ne sais plus quoi faire, je me dégoûte. Je voudrais bien me jeter par la fenêtre.

C'est tous des pauvres cons et moi pire que les autres !!!

Le 15 mai

Je vais me coucher. Il est huit heures et demie. Tant pis, je ne fais pas mon anglais pour demain. Je recopierai l'exercice sur une copine.

Je vais me coucher. Ça ne va pas du tout. C'est ce que j'ai de mieux à faire. Je suis vraiment bien, dans mon lit. Et puis zut, j'en ai marre de tout ! J'en ai marre de moi. J'en ai marre d'écrire. La vie est absurde. Je tombe de sommeil. C'est malin. Toujours pas de lettre. Je ne veux plus aller à l'école. Je ne veux plus entendre les gens parler. Tout est mensonge. Ils mentent tous. C'est quoi, la vérité, alors ? Pourquoi ils mentent ? Pourquoi ils ne disent pas ce qu'ils pensent ? Pourquoi ils disent le contraire de ce qu'ils pensent ? Pourquoi ils sont comme ça, et pourquoi moi je suis comme ça ? La vie, c'est un mensonge. Ils nous trompent tous. Ils se trompent. Tout le monde ment à tout

le monde. Personne n'écoute personne. Ils sont tous aveugles, menteurs. Ils ne sont pas vivants. Où elle est, la vie ? Pourquoi ils sont tous méchants ? Pourquoi ils mentent, pourquoi, pourquoi ?? Ils ne se rendent même pas compte qu'ils sont trompés. Qui les trompe ? Qui trompe qui ? Pourquoi est-ce que je suis différente ? Pourquoi personne ne veut comprendre ? Tout le monde est égoïste. Il n'y a pas qu'eux, il n'y a pas qu'eux, bon sang !

Et où elle est, la vie ?

Le 1^{er} juin

(...) De mon enfance, que me reste-t-il ? Quelques photos, et puis quoi ? Le souvenir de mes jeux solitaires. Des copines tyranniques. Quelques bonnes amies. Que sont-elles devenues ? Elles ont sans doute bien changé. Il ne reste plus rien de tout cela. Peut-être cette joie d'avoir eu la surprise d'une grosse poupée avec son berceau, un Noël ? Oh non, pas même cet instant délicieux, qui s'est envolé trop vite.

Mon passé m'a faite telle que je suis maintenant, et je n'aime pas mon passé.

Qu'est-ce qu'est devenue Pascale ? Elle avait toujours le prix de camaraderie, elle... Oh, et puis à quoi bon ? Il m'arrive encore parfois de penser à elle, je n'ai jamais été aussi jalouse de ma vie. Mais elle a oublié... D'ailleurs, qui n'a pas oublié ? Et Patrick ? A-t-il jamais compris que, gamine de six ans, je l'aimais ? Je ne l'ai connu que pendant un an, on restait des heures à jouer tous les deux. Mais il est parti, il a déménagé, je ne l'ai plus revu... Mais j'ai gardé son souvenir pendant quatre ans... Quatre ans. Quelle éternité !

Peut-être serait-ce les moments que je passais avec lui que j'aurais voulu éterniser. Oui, sans doute. Mais à quoi bon ? Maintenant j'ai dix-sept ans qui me pèsent trop parfois. Peuvent-ils comprendre ? Évidemment non. Ma vie est banale. Ils ne se rendent pas compte à quel point ils nous rendent la vie banale et monotone. Il faut changer l'école...

Ils ne respectent pas la vie privée. Ils nous donnent du travail comme si on n'avait jamais d'activités personnelles à faire, et le pire, c'est qu'ils ne comprennent pas qu'il arrive que l'on soit saturé, que l'on soit victime d'un bouleversement et qu'il nous faut du temps, du repos, pour supporter. Ils s'aperçoivent toujours trop tard de leur oubli. Parce qu'il n'y a que les profs qui ont le droit de faire des dépressions nerveuses, parce que nous, on est jeunes, on est libres, on est heureux, parce que rien n'est plus beau que la jeunesse, son insouciance et sa bonne santé. Espèce de cons !

L'école, bien sûr, c'est une partie importante de notre vie. Mais elle ne doit pas déborder sur une autre partie aussi importante, la vie

privée. Et s'il arrive une catastrophe dans sa famille, chez ses amis, ou même en soi, je vous assure qu'on saute le mur. L'école est bien loin... Mais le désespoir, la perte de confiance en soi, le découragement profond, ce n'est pas une excuse valable pour ceux-là ! Pour moi c'est une cause des plus graves et des plus excusables.

Le « cafard », comme on dit, messieurs-dames. Quand on manque un cours parce qu'on a une crise de larmes, non, évidemment, on n'est pas excusable !

Des pantins, voilà ce qu'on fait de nous !

Journal, je suis trop nerveuse, j'ai chaud, je tremble. J'ai les mains glacées. La tête comme une boule de feu. Je crois qu'il faut que j'arrête. Je deviens complètement cinglée. J'en ai assez de tout ça, de l'école, de moi, de ma vie. Il faut changer. Mais quoi ? Comment ? Changer de monde, changer de vie, respirer, quoi !

Le 10 juin

Vite, mon journal ! Besoin. Qu'est-ce qui se passe ? Je ne sais pas, brusquement je ne me sens pas bien, il faut que je prenne mon journal. Tout d'un coup je sens mon cœur qui fait de grands bonds, comme ça, pour rien... Je suis affolée. Je me demande ce que je fais là... J'étais pourtant en train de travailler... J'ai l'impression que je vais étouffer... Il faut écrire. N'importe quoi... De toute façon il faut écrire...

Et je reste là, le stylo dans la main, et je ne trouve aucun mot, aucune idée... Je regarde en l'air, et je vois des images de toutes les couleurs.

Je vois un grand couloir large sous des voûtes... Une seconde. C'est fini. C'est comme un asile de fous, ou un couvent.

Mais qu'est-ce que c'est ? J'étouffe, ou quoi ? Qu'est-ce qui m'asphyxie comme ça et qui me fait des secousses comme si j'avais eu la plus grande peur de ma vie ?

Je ne peux plus écrire. Je ne peux plus travailler...

Je vais m'allonger un peu, ça se passera.

Le 10 juin, plus tard

Je me dégoûte.

Chante, rossignol, chante !

1980

Ces heures de rêve où tu me lisais tes poèmes, avec ce sourire timide et ce regard inquiet de savoir si je les comprenais, oh ! qu'elles me sont douces ! Tes projets d'avenir, tu me les racontais avec une telle passion : être écrivain, avoir une colonne dans un journal littéraire, être parmi les témoins du temps. Mais cela me faisait peur. Moi je ne savais pas encore ce que je ferai, je me contentais de bien travailler en classe, lorsque j'apprenais l'histoire je voulais être historienne, lorsque j'apprenais les sciences je voulais être médecin, lorsque j'apprenais la littérature je voulais être professeur. Tu me parlais de tes études, de tes copains et ce que tu faisais paraissait toujours plus intéressant que mon petit monde solitaire. Bien sûr j'avais des camarades à l'école, bien sûr il m'arrivait de passer des moments amusants, à la récréation, après les cours, et même pendant les cours nous avions formé une petite bande d'agités et nous critiquions tout. Mais après l'école, lorsque je rentrais à la maison, maman me faisait travailler et je me sentais seule, sans amis. Mais toi, tu avais ton monde à toi. Je le comprenais, je crois, lorsque tu me parlais longtemps, je me sentais toute proche. Mais il y a beaucoup de choses que je n'ai pas comprises dans tes poèmes. Était-ce parce que tu n'avais pas la même façon de voir le monde, était-ce parce que je sortais à peine de ma vie campagnarde ? Quelquefois devant mon silence, tu t'inquiétais : est-ce que tu comprends ? ce que j'ai voulu dire, ce que j'ai ressenti, dans quel état d'esprit j'étais alors. Mais est-il vraiment indispensable de tout comprendre ? N'y a-t-il pas une émotion secrète qui parfois dépasse toute explication et rend superflue la moindre parole ? N'y a-t-il pas en toi comme en moi un domaine inédit où les mots semblent incapables d'exprimer ces pensées qui se bousculent ? Il est impossible de tout dire, Charlot. La vie vécue n'est pas une dissertation. Du reste, tes poèmes en disaient assez, même si je ne comprenais pas tout, et le bouillonnement d'émotions en moi à la découverte de tes pensées intimes prouvait que le seul geste de confiance est plus éloquent que tous les discours sur soi.

*

* *

Et puis cet amour-là, ce n'est pas sérieux. À cet âge, les amours viennent et passent. Ce que peuvent ressentir les « gosses » de quinze ans, cela ne porte pas à conséquence, c'est insignifiant, c'est à la mesure de leurs hésitations et de leurs illusions. Tâtonner n'est pas jouer. Je les connais trop bien, ceux qui ne comprennent pas. Et s'ils ne comprennent pas cela, alors que peuvent-ils comprendre à leurs passions, à leur vie ; ils sont comme un arbre dont on aurait coupé les racines. Mais moi, Charlot, moi, j'ai senti le vide insensé qui gagne

au fond du ventre lorsque éclate le nœud vital de tous nos désirs. J'ai vécu ces errances sans but sur le chemin quotidien où le seul bruit des pas sur le trottoir est un tonnerre épouvantable et superflu. J'ai connu les nuits froides où, la tête en feu, le délire prend avec l'insoutenable horreur de se sentir si lourd dans un lit si moelleux, dans une chambre si petite, dans une vie si collante. J'ai connu le tourbillon infernal des pensées qui toutes, toutes, conduisent à la même évidence de destruction et de mort, au couteau pour faire couler le sang. Tous les jours, la même question, tous les jours, le lit, le couteau, le balcon, les quatre étages, le vertige, tous les jours, la même impasse, la même faiblesse. Jusqu'au jour, Charlot, où, à moins de devenir fou, il faut aller jusqu'au bout, jusqu'au dernier recours... Mais pourquoi ? Ont-ils vraiment tout oublié de leurs conquêtes, de leurs désespoirs pour arriver à ce qu'ils sont ? Ou alors ne sont-ils rien que des ombres d'un passé perdu ? Charlot, et toi, qui es-tu pour m'avoir fait tout ce mal, qui, de quel droit ? Non, c'est certain, personne ne sait rien. Lise, elle, parle du développement affectif des enfants, des crises de la puberté, des conflits névrotiques. Elle sait beaucoup de choses, tout le monde l'écoute. Elle a même écrit un livre en collaboration avec d'autres psychanalystes. Mais Pierre semble distant avec elle, je ne sais s'il écoute ce qu'elle dit, peut-être fait-il semblant. Il ne dit jamais rien, on ne sait pas ce qu'il pense. Et elle qui a l'air de bien connaître les problèmes des gens, connaît-elle les pensées de son fils ?

*

* *

L'été dernier les longues promenades que nous faisons ensemble. Nous emportions de quoi boire et manger, c'est toi qui portais ce sac, moi j'avais celui des crayons et des feuilles de dessin. Je n'ai jamais su très bien dessiner, mais cela m'avait plu de fixer les paysages en silence, d'abord au crayon, puis la couleur. La couleur n'était jamais la même, il aurait fallu être artiste pour pouvoir saisir les jeux de lumière dans la verdure. Mes couleurs étaient trop franches ou trop pâles, certains arbres étaient presque bleus et n'avaient plus rien de semblable à cette douceur qui nous enveloppait à certaine heure du jour, toi dans tes poèmes, moi le crayon enfoui dans l'herbe. Et nous parlions longtemps, assis dans les champs où somnolaient des moutons, et toutes les idées que nous échangeions sur la vie, sur l'amitié, sur l'amour, nous semblaient neuves et merveilleuses. Parfois tu laissais glisser ta tête sur mes genoux et tu me racontais tout ce qui te venait à l'esprit, et tes pensées se suivaient pêle-mêle, tes rêves, tes souvenirs, tes expériences. J'écoutais s'ouvrir rien que pour moi ce cœur trop fier et sauvage, je me disais que tu deviendrais peut-être un grand poète, car il n'est pas donné à tout le monde de ressentir avec autant d'acuité l'harmonie possible, à des instants très rares et très secrets, entre l'être et le temps, entre la vie intérieure et la nature, et de faire de ce possible une nécessité, et de faire de ces instants des coupes pleines, dont on se souvient, la nuit, aux temps de solitude...

Parfois tu ne disais plus rien, tu me prenais la main, et c'était la fin d'une après-midi chaude et ensommeillée, où l'on se demande profondément « qui suis-je ? », et où les arbres répondent, où le ciel répond, où les herbes répondent, où le vent répond. Et la tête vous tourne à sentir ce que, bientôt, l'on pourra faire de soi-même, que tout ce qui vous est donné devra, un jour, prendre sa forme...

Et toi, sentais-tu cette promesse monter en toi et forcer tes incertitudes les plus profondes ? – Tu ne dis rien. Je dis simplement : écoute les oiseaux. Car il n'y avait rien d'autre à dire. Et que tu ne me comprennes pas à ce moment-là, ce n'était même plus l'essentiel...

À la claire fontaine

1984

– Tu as remarqué le gars dans le métro ? Il nous a suivies tout le temps depuis la sortie du train.

– Oui, il le faisait peut-être exprès.

– Tu l’as remarqué à quel moment ?

– Je ne sais pas. Dans le métro, sûrement.

– Moi c’est presque immédiatement. Il nous a laissées descendre, après il est parti, mais c’était comme si on était reliés par un fil. Je n’avais même pas besoin de le regarder pour savoir que c’était toujours lui et qu’il marchait à notre hauteur.

– Ça ne t’arrive jamais d’être suivie dans le métro ? Et qu’un gars se mette exprès près de toi pour te coller quand le métro est plein ?

– Non, ça n’a rien à voir avec ça. Lui, il était là par hasard, il n’a pas fait exprès de nous suivre. D’ailleurs il ne faisait pas attention à nous. C’est autre chose. Écoute, quand il était derrière nous, quelque chose se passait, comme s’il me parlait, ce n’était pas par des mots, si tu veux, c’était autrement, je ne sais pas t’expliquer. Et quand il m’a demandé si on descendait, j’ai reconnu sa voix comme si c’était mon frère ou quelqu’un que je connais depuis longtemps longtemps.

– Et alors, qu’est-ce que ça veut dire ?

– J’aurais bien voulu lui parler. Ça me rend malheureuse que des gens puissent faire le même chemin, se reconnaître, et ne rien se dire.

– Si tu lui avais adressé la parole, il aurait pensé que tu le draguais, et puis qu’est-ce que tu veux lui dire ?

– C’est ça qui est moche, justement. On ne peut pas adresser la parole aux gens sans qu’ils s’imaginent qu’ils ont fait une touche. Alors on fait semblant de ne rien voir, on ne fait pas attention.

– Mais supposons, admettons : qu’est-ce que tu aurais voulu lui dire ?

– Je ne sais pas. C’est des choses que je sens : il était en train de me donner quelque chose, rien que par le fait qu’il soit là, et j’aurais voulu lui rendre, c’est tout, lui montrer que j’avais reçu, au moins, le remercier.

– Te voilà encore en plein délire romanesque. Si tu avais engagé la conversation, après avoir su qui il était, d’où il venait et où il allait, tu n’aurais eu plus rien à lui dire, et le silence qui aurait suivi aurait été encore plus bête et plus frustrant que le silence de l’anonymat.

– Peut-être. Peut-être qu’il n’y a rien de commun entre ce qui se passe dans ma tête et ce qui se passe en réalité. Mais peut-être aussi

le silence de l'anonymat, comme tu dis, n'est-il ni du silence, ni de l'anonymat.

– Qu'est-ce que c'est, alors ?

– Je ne sais pas.

*
* *

Toutes deux avaient une boule dans la gorge, sèche. Claire pensa à ses collègues de travail et se dit : Que tout cela est petit !

– Je me sens parfois inutile, finit par dire Cécile. À quoi bon se lever tous les matins si on ne le fait pour personne ! J'ai tellement envie de rendre quelqu'un heureux et que tout soit simple.

Face au désarroi de Cécile, Claire se sentit un peu plus forte : revenait à la surface, toutes mesquineries écartées, une ancienne certitude.

– Il faut se réjouir de ce qu'on a, et non regretter ce qu'on n'a pas. Parce que tout ce qu'on a vécu, on l'a en nous, toujours vivant, comme une promesse.

– Une promesse ! répéta amèrement Cécile. Mais regarde devant toi, qu'est-ce que tu en feras, de ta promesse, si rien n'arrive ?

– Quelque chose arrivera, forcément.

– Même si quelque chose arrive, tu seras tellement bien caparaçonnée dans ton système que tu ne pourras plus réagir en fonction du présent. Mais pour moi, tu comprends, ce que j'ai vécu, je l'ai déjà digéré, j'ai déjà consommé tout ce qu'il y avait de bon dedans, et maintenant je suis prête, j'ai envie de vivre, il est grand temps.

– Nous n'attendons peut-être pas pour rien. Et ce n'est peut-être pas pour rien que nous vivons ici toutes les deux.

– Comment ça pas pour rien ? C'est pour quelqu'un que je veux vivre, concrètement, tout de suite.

– Oui, tu as peut-être raison, mais quand même, ça ne sert à rien d'être impatiente. Le temps ne passe jamais en vain.

L'explication de Claire avait le défaut de toute sentence trop générale et magistrale, elle coupait toute réplique à Cécile, qui, elle, préférait le terrain des choses concrètes, et y revint sur un ton presque indigné, mais qui, par sa spontanéité, ne pouvait solliciter qu'une réponse vraiment sincère :

– Mais enfin ! et toi, tu n'attends rien ? Tu te suffis à toi-même ? Tu n'as pas envie de rencontrer quelqu'un, de bousculer tout ça ?

Claire, décontenancée, ne sut que répondre. N'était-ce pas là effectivement la véritable question de sa vie actuelle, depuis qu'elle avait décidé de quitter Valdor ?

– Si, il me manque quelqu'un, avoua-t-elle presque malgré elle.

– Mais sois réaliste, Claire. Tu ne peux pas te replier indéfiniment sur ton passé. Cela ne suffit pas pour toute une vie.

– Je sais, mais cela aurait dû suffire, c'est pour ça.

Cécile s'animait :

– Mais il faut avoir de grands projets, des vrais projets, concrets, dont on peut parler avec quelqu'un. Même si on en bave, tu comprends, ce n'est pas important. C'est vrai, ce n'est pas important, ce qu'on a souffert, à côté de ce qu'on peut faire encore, de ce qu'on doit faire. Mais je déplacerais les montagnes, je ferais n'importe quoi, moi, si seulement j'avais quelqu'un qui me donne un but, et pour qui je ferais tout, tu entends, tout.

– Tout quoi ?

– Tout ! Tout pour qu'on soit heureux, pour qu'on vive quelque chose de grand, de vivant, d'extraordinaire. Je ne veux pas vivre à la mesure commune, je ne veux pas d'un petit amour, sans épreuves, sans douleurs, sans apothéoses.

Claire ne répondit pas. N'était-ce pas ce qu'elle avait voulu vivre, ce qu'elle vivait encore, d'une certaine façon, lorsque dans le silence de sa chambre elle appelait encore souvent la mémoire de son fiancé disparu, en pensant à lui si intensément qu'elle ne se sentait plus elle-même vivante ; son corps devenait tellement immobile qu'elle n'avait plus conscience d'être de chair et d'os dans son lit, et elle faisait d'étranges voyages... Était-il mort, était-elle vraiment vivante, ou existait-il un autre mode d'être où de tels contacts étaient possibles ?

*

* *

Une sorte de repos léthargique bienfaisant avait envahi Claire, et effaçait les aspérités de sa vie, toutes les petites misères de soi cahotiques qui sont comme un acide au tissu du futur.

Le temps n'avait plus de sens. Plus proche de la petite fille aux jouets de Noël, ou de la grand-mère au fourneau, existait-elle, sa vie à Paris ? Était-il même possible d'imaginer Cécile seule dans son appartement à elle, vivant près de sa chambre acide ? Il existe des temps inertes où les pieds ne reposent plus sur le sol.

Elle aimait son village. Il portait en lui tous les paradoxes qu'elle avait éprouvés de la vie. À la fois hospitalier et fermé, son village la connaissait, mais ne la reconnaissait pas. Mais c'était sa force vive. Maléfique parfois, lorsqu'il prenait la couleur du vin à douze degrés qui défigurait les visages. Bénéfique à l'heure du café, n'importe quelle heure, à chaque détour surprenant. Que le vert des pâturages et le rouge des coquelicots se transforment en infini gris pendant six

mois de l'année, c'était cela l'insensée chaleur humaine ! Que l'ami disparu chante les rengaines avec le vent de la mer, brutal et familier, c'était l'absinthe !

Ce village était campé dans un pays où la frontière entre la réalité et l'imaginaire n'existe pas, où la porte fermée d'une maison éclairée peut tout signifier, où les noms de famille tissés au village portent derrière eux les fantômes de ce qui a été possible. Au pays de grisaille du visible et des paroles règne souveraine la profonde tendresse du non-dit, du silence et des portes closes. Toute la réalité que pouvait appréhender l'esprit de Claire avait été créée là, où l'envers du réel est aussi le réel.

Il n'y avait ni montagne ni vallée dans ce pays, comme pour mettre à nu tous les obstacles de la vie, et exacerber l'extrême cruauté de l'hypocrisie et l'immense chaleur de l'hospitalité du cœur. Car il n'existait pas de frontières dans ce village, hormis une, totale : la frontière entre l'extérieur et l'intérieur.

POÈMES ET CHANSONS

Aelys

1971-1974

Juillet 1971

Raison de vivre

Pourquoi vit-on ?
A-t-on une raison ?
Certainement, mais à quoi bon.
On nous met au monde,
Et on nous fait mourir.
Pourquoi chercher si loin
Une raison qu'on trouve là ?
À quoi bon naître riche
Et mourir pauvre ?
Je n'ose y penser.
Les épées sont inutiles
Quand il y a des canons.
Nous pourrions résister,
Mais que faire
Dans ce monde de poussière ?

Mars 1972

Maman

Avec un M
c'est Marrant
Avec un A
c'est Amusant
Avec l'autre M
c'est Miroitant
Avec l'autre A
c'est Aveuglant
Avec un N c'est navrant
car j'ai fini maintenant
et que cela veut dire
maman.

Mai 1972

Pensées

I.
– Moi je suis contre
– Non, c'est vrai ?
– Oui, c'est vrai
– Mais contre quoi ?
– Je ne sais pas

– Il faut savoir
– Inutile
– Pourquoi ?
– Je l'ignore
– Il ne faut pas
– Quoi donc ?
– Ignorer
– Je ne comprends pas
– Nous pouvons penser
Mais nous ne savons pas penser
Il faut toujours savoir
– Savoir quoi ?
– Savoir pourquoi

Juin 1972

Révolution

Pourquoi faut-il subir
Sans se défendre
Pourquoi faut-il obéir
Au risque de voir mourir
Tous ces précieux désirs ?

Août 1974

Tourments

Laissez-moi faire ce que je veux
Car je ne fais de mal à personne
Avec de la pluie dans mes cheveux
Avec le glas de la mort qui sonne

Laissez-moi compter mes jours heureux
Car avec du chagrin dans le cœur
Avec du plomb dans mon crâne creux
Finissent quatorze ans de malheur

Laissez-moi, permettez-moi de rire
Car c'est au hasard de mes tourments
Que je composerai sur ma lyre
Quelques gammes de mon testament

Alcibiade

1975-1987

Décembre 1975 **Degré gel**

Mes paupières lave brûlante,
mon cœur volcan en fusion,
mes os bâtons de glace,
mon corps neige immobile,
mon esprit tour à tour chaudière
ou somnambule hibernation.
Et tout cela pour quoi, dites-moi,
et tout cela pour qui ?

Juin 1976

Solitude

Il est des choses
que personne ne peut comprendre
Il est des choses
vouées au tombeau
Il y a
en moi
tout un cimetière
Invisible.
Il est des choses
qui crient leur droit à la vie
Il est des choses
qui vont pourrir.
Nul être au monde
ne peut savoir ce qui sort
Avec la fumée de ma cigarette.
Il est des choses
qui resteront là,
Invincibles.

Décembre 1976

Je n'ai pas besoin d'être chantée en poèmes
D'être sublimée dans une extase amoureuse
Mais je préfère de la part de ceux qui m'aiment
Un sourire à une épitaphe glorieuse

Je ne veux ni d'un Musset ni d'un Lamartine
Pour qui je ne serais qu'un prétexte charmant
Et qui préférerait ses vers à Caroline
Et jouirait du rôle du malheureux amant

JOURNAL

L'enfant n'est pas un futur adulte

1973 – Il y a des gens qui disent : je vis dans le passé, dans le présent ou dans l'avenir. Il y en a qui sont entêtés et qui se font une gloire de se dire vivre sur le présent. Ils disent ignorer l'avenir et le passé.

Tout cela est ridicule. Il n'y a pas de présent bien défini, car si l'on réfléchit bien, on s'aperçoit que tout est passé. On peut dire d'une action qui dure qu'elle est présente. Et encore, ce que l'on dit présent dans cette action vient d'être passé, pas entièrement. Par exemple si je dis : je vis. C'est une action dite présente, mais j'ai vécu, je vis et je vivrai, voilà ce que veut dire ce présent. Ce qui définit bien que le présent n'existe qu'à la seconde même, et qu'il est donc impossible de vivre dessus. Même si l'on personnifie ce présent, si l'on dit : je me lève. C'est du passé, on ne peut pas dire que ce soit du présent, parce que je viens de me lever, c'est déjà fait. Le présent est indomptable.

Il y a un autre présent, mais il est faux, c'est une illusion. On dit : ne pense plus au passé, pense au présent. Dans ce présent-là, c'est l'avenir auquel on pense.

Il y a des gens qui ne veulent pas penser à l'avenir. Ils s'obstinent à penser au présent. Mais inconsciemment le geste qu'ils font, c'est en pensant à l'avenir. Si l'on exerce un métier, ce n'est pas seulement pour se divertir, c'est beaucoup plus en pensant à l'avenir.

On peut tout se permettre de penser dans l'avenir, il est vaste, toutes les possibilités sont en notre pouvoir. L'avenir est un sujet de rêveries, de présages, de songes, il est un sujet trop infini pour qu'on puisse le repousser (comme le ciel ou la mer). Il ne faut pas le renier car l'avenir c'est le but, c'est la recherche et la découverte.

Il y a des gens qui refusent le passé. Une fois leur action faite, ils ne veulent plus y penser. Ils sont esclaves du présent ou de l'avenir. C'est en réalité de l'égoïsme. Ils ne pensent qu'à ce qui les concerne actuellement et ils ne pensent plus au passé, ils le renient.

C'est affreux ! En reniant son passé, on enterre vivante une partie de soi-même.

Il n'y a pas de présent sans passé. Le passé est la racine immortelle.

*
* *

14 novembre 1975 – Je disais : vie nocturne. L'obscurité est la seule lumière vraiment vivante. Je suis dans la rue, je marche, il est une heure du matin. C'est bientôt l'hiver. Il fait froid. Il a fait semblant de pleuvoir toute la journée. Et je n'ai pas froid, et je suis bien, dans la rue.

J'aime le froid, l'hiver, parce que c'est la seule chose qui ravive, qui régénère, qui fait renaître. J'aime les feuilles mortes que je foule de mes pieds. Les feuilles mortes, c'est rassurant. On ne dit le mot mort que dans la mesure où il y a la vie. Le fait même de dire : mort, c'est certifier qu'il existe la vie. Et moi je dis que les feuilles mortes me rassurent, parce qu'elles me donnent la certitude qu'il existe une vie, et un sens plus profond, plus intense, plus pénétrant, de cette vie. Pas la vie banale, quotidienne, mais l'assurance d'une autre vie, ailleurs, au-dedans de moi-même, une vie riche, incomparable.

Je disais : vie nocturne. C'est que la nuit je vois ma vie différemment, sous un autre angle. Disons, sans l'influence de la lumière. Je ne parle pas de cette douce lumière, sereine, de la nuit. Je parle de cette lumière agressive et brutale du jour, que je reçois comme un choc. Oui, je vois ma vie différemment. Ailleurs, dans un autre monde. La nuit n'est que douceur, mystère d'amour, lumière intérieure, chaude, intense, profonde et sereine. Ce n'est pas la peur, l'agression, la brutalité, la violence. C'est la plénitude d'un calme absolu, d'une confiance absolue. Nuit régénératrice. Confiance en l'inconnu. Amour de la beauté, du bien. Tout cela, c'est la nuit. La nuit, seule dehors, où la solitude est un bienfait, une nécessité, un calme intérieur.

Je disais : l'obscurité est la seule lumière vraiment vivante. L'obscurité, ce n'est pas l'absence de lumière. Au contraire. On y voit clair. Sans influence néfaste. C'est une lumière indirecte, intérieure, voulue et recherchée en soi. Profondément, nécessairement. C'est en cela qu'elle est vraiment vivante. Parce que la vie, la vraie vie, ce n'est pas celle que l'on reçoit, mais celle que l'on recherche, que l'on veut, et qu'on trouve à l'intérieur de soi. La vraie vie est la vie intérieure. On ne la trouve qu'en se soustrayant à cette lumière reçue, agressive, qu'est le jour. Le jour que je vois apparaître comme une violence, une agression, une lumière dont je ne veux pas, qui n'est pas la vraie lumière, une fausse lumière, hypocrite, superficielle, que je subis. Le jour qui me redonne la souffrance, la violence et le mensonge, le faux. Dans la nuit, dans la lumière intérieure, plus rien n'existe de semblable. Mais le jour, le mensonge, ne sera jamais anéanti. Je voudrais la nuit éternelle. Vivre seulement la nuit, et laisser le jour aux impurs. Ou bien alors il faudrait que je garde la lumière de la nuit, pour pouvoir la diffuser pendant le jour. Ainsi ma lumière perpétuelle serait celle de la nuit. Ma lumière intérieure serait si intense qu'elle ferait pâlir et mourir ce faux jour.

Je disais : j'aime le froid, j'aime l'hiver. J'aime le froid parce qu'il me donne la certitude qu'il existe quelque chose de chaud, une chaleur. J'aime le froid parce qu'il est pur, droit, direct. Je ressens le froid comme quelqu'un qui s'adresserait à moi et qui serait sincère, franc, direct, loyal. Et lorsqu'il fait vraiment froid, je n'ai pas froid, dehors. Mais par contre si je rentre dans une maison bien chauffée, c'est là que j'ai froid. Sitôt que j'en sors, c'est fini. Je parlais d'une chaleur, ce

n'est pas de cette chaleur mauvaise. Je pensais à une chaleur absolue, provenant de la lumière intérieure. Quand je dis chaleur, j'entends fraternité, union puissante. L'hiver, c'est la mort, et j'aime la mort. Parce qu'elle seule est absolue, définitivement absolue. J'ai le goût de cet absolu-là : la mort, c'est la preuve d'une richesse. C'est le point final qui certifie que l'on a tout dit. La mort est une richesse en soi. Et ce qui est extraordinaire, c'est que tout meurt, mais tout est remplacé. D'autres feuilles naissent. D'autres hommes naissent. Ils mourront. Ce n'est pas une peur, une angoisse. C'est une sécurité. C'est tranquilisant.

L'hiver, c'est la mort, la mort, c'est la preuve irréfutable qu'il y a la vie. Et justement dans ce froid de l'hiver, la vie est sereine, pure. Le froid n'est pas une agression. Il est extrêmement régénérateur. Par conséquent, il est source de vie, aussi bizarre que cela puisse paraître. C'est un stimulant. C'est que dans ce froid il faut trouver une chaleur intense, intérieure, qui puisse nous réchauffer. Il faut trouver une chaleur intense, il faut se trouver, soi. C'est une nécessité. Et lorsqu'on s'est trouvé, on n'a plus froid. On ne ressent plus le froid comme une agression.

J'exècre l'agression, la violence, et le mensonge, la fausseté. J'aime ce qui est pur, j'aime ce qui est durable, j'aime ce qui est absolu.

*
* *

Mai 1975 : Je suis le Lys dans la vallée (Pascal). Je suis Sarah Bernhardt (Pascal).

Novembre 1975 : Je suis Jane Eyre (Pascal). Je suis madame Hanska (un copain de classe).

Décembre 1975 : Je suis une pile électrique (maman).

Janvier 1976 : Je suis une cocotte-minute (papa).

Mars 1976 : Je suis madame Bovary (Pascal).

*
* *

5 mars 1976 (agenda) – J'attends l'inattendu. Aujourd'hui et toujours.

*
* *

5 mars 1976 – Je suis fatiguée de vivre comme je vis. Je recherche autre chose que personne ne peut me donner. Je recherche quelqu'un. Je recherche au fond de moi une force qui me permet d'attendre. J'attends quelqu'un. Il viendra. Je ne veux pas me tromper. Je suis entourée de filles qui ne m'aiment pas. Il n'y a que Francis qui me donne de la force. Et Roselyne que je veux entendre.

*
* *

15 août 1976 – Ce matin Thierry est venu me chercher à 10 h 30. Il n'y avait pas Berny. On a fait un tour et à 11 heures on a vu une église et on est entrés pour suivre la messe. Ce n'était pas une église catholique, mais une « united reformed church » ou bien « presbyterian church ». Je ne sais pas ce que c'est, il faudra que je demande demain à Marie-Thérèse. C'est vraiment bizarre!

D'abord on est accueilli avec des sourires, on nous donne un livre. On entre : une toute petite salle, sans photos ni dessins, ni christ. Uniquement une croix, un orgue, des bancs en demi-cercles comme dans un amphithéâtre grec, mais à plat. On n'était qu'une trentaine, on aurait cru une classe à l'école, d'autant plus que le curé n'était pas habillé, simplement en costume, et tous les autres aussi. Il était debout et il parlait comme un prof. Les gens rigolaient parfois, parce qu'il illustrait son discours d'exemples. Il a parlé de la difficulté pour les jeunes de faire un choix entre les différentes religions, de la télé et des sportifs, qui veulent l'extermination et la dégradation. Ensuite il a parlé des partis politiques et des trompettes de Jéricho, de la ville de Jéricho, et il a lu un passage de je ne sais pas quoi. On a chanté cinq hymnes en anglais (sur le livre), c'était drôlement bien. Ça faisait très intime.

L'office a duré une heure et demie. Je n'ai jamais vu cela auparavant. Le plus drôle, c'était la communion. L'hostie, c'est un minuscule morceau de pain de mie. Au lieu que les personnes se dérangent, deux hommes en costume se promènent dans les rangs, et tout le monde prend un bout de pain, et le garde dans sa main jusqu'à ce que les deux plateaux reviennent sur la table et que le curé ait donné le signal. Il met alors son propre bout de pain dans sa bouche, et tout le monde fait la même chose en même temps. J'ai failli piquer un énorme fou rire, je me suis retenue avec du mal. Vraiment j'avais envie d'éclater de rire, c'était trop ridicule! Je me tordais et j'avais mal partout à force de me contenir. Ensuite ce fut la même chose pour le sang du christ. Tout le monde boit : les deux hommes se promènent avec un plateau de minuscules petits verres à liqueur. Chacun en prend, attend, et au signal, même chose. C'était du sirop doux, de la liqueur, pas du vin. J'ai trouvé ça très intéressant.

Lorsque la messe fut terminée, la dame (c'était que des vieux) qui était derrière nous nous a dit : « C'est bien, félicitations, parce que c'est long, pour vous, une heure et demie. » J'ai l'impression qu'on a fait sensation parce que nous étions les seuls jeunes. En sortant le curé nous a serré la main, en nous remerciant et en espérant nous revoir.

J'ai oublié de dire qu'ils ont fait la quête à deux reprises.

J'ai trouvé cette messe très intéressante, parce que c'est la première fois que je vois ce genre de choses. Ça m'a beaucoup plu. Heureusement que je n'ai pas éclaté de rire, j'aurais eu l'air fine.

*
* *

17 février 1977 – On n'entend que ce que l'on veut entendre ; on ne comprend que ce que l'on veut comprendre, en fonction de ce que l'on attend des autres, en fonction de l'image que l'on se fait de soi-même.

On n'est toujours qu'imparfaitement, car les autres ne nous saisissent pas, ne nous comprennent pas comme on voudrait l'être. On est toujours autre que ce que l'on est réellement, car les autres ne voient en nous que ce qu'ils veulent voir. Et cette réalité de nous-mêmes n'existe que pour nous-mêmes ; elle n'est donc plus échange. Et l'on demeure un cimetière... Car le pour autrui est une monstruosité, une tragédie.

Tout ce que j'ai écrit là prouve que j'ai des idées, des idées parfois intéressantes et originales. Mais ces idées ne se communiquent pas, et quand je me surprends à y penser, je me dis que je suis seule et qu'il n'y a pas de communication. J'en ai assez des discussions superficielles. J'ai envie d'éclater de toutes mes idées, mais à qui ? Pour quoi faire ? Et ce serait encore une erreur. On est toujours seul, et parfois c'est affreux de ne faire qu'écouter, de n'être jamais écoutée, ou écoutée passivement, exactement comme si l'on regardait une chaise.

Et j'en ai assez de n'être qu'une chaise. Une chaise froide et vide, qui peut servir pour se reposer, s'asseoir dessus, mais qui n'éveille rien dans l'esprit et dans le cœur.

*
* *

9 août 1977 – Léninegrad, la perspective Nevski, la place Vostania, c'est bien. C'est ce que j'aime. Image chaleureuse, animée, bienveillante. Les Russes (hommes) ont tous, ou presque, quelque chose de commun dans leur regard. Cela se sent. Un regard fixe, très fixe, brutal même, et pénétrant et profond. Je l'ai vu à plusieurs reprises. Je sens qu'ils sont différents, ils ont quelque chose à eux, de bien spécial.

Il est deux heures du matin. Cet après-midi je suis allée à la perspective Métallistov, c'est un quartier de travail, industriel. J'ai mis du temps car c'était loin et j'ai dû faire le chemin à pied à partir de la perspective Nevski (à la place Vostania). En chemin j'ai rencontré un Russe, au bord de la Neva, qui voulait m'aider à descendre d'un chemin surélevé pour aller sur un chemin goudronné. Nous avons ensuite fait le trajet ensemble jusqu'à la perspective.

Donc nous sommes restés un bon moment ensemble. Je ne sais comment c'est venu, mais nous avons parlé du régime soviétique. Il pense que les gens ne sont pas libres en Union soviétique. Ils travaillent comme des fous et ne gagnent presque rien. Il déplore le fait que lui, comme tous les autres, ne peut pas parler aux communistes de

son pays comme il le fait avec moi. Le gouvernement communiste, dit-il, est loin, est au-dessus, comme un christ, et les simples gens ne peuvent pas l'atteindre, ne peuvent pas dire ce qu'ils veulent. Il voudrait bien, par exemple, avoir une voiture, mais il ne gagne pas assez d'argent et elles sont réservées aux dirigeants communistes. Ce qu'il souhaite, c'est qu'il y ait plusieurs (deux ou trois) partis à la tête du gouvernement. Car un seul parti, c'est la dictature. Je lui dis qu'en France ce sera différent, il me répond qu'en Chine aussi c'est différent. Et alors, dit-il, combien y a-t-il de versions du marxisme et du communisme ? Question tout à fait pertinente, *ne pravda li* (pas vrai) ?

Voici déjà la deuxième personne que je rencontre qui n'est pas communiste et qui se plaint du régime! Bon...

Ensuite je suis arrivée à destination. Je voulais voir Svetlana, une correspondante. Mais je me suis trompée d'appartement. J'ai frappé chez un homme célibataire. Il n'a pas répondu à mes questions, mais m'a dit d'entrer. Chambre unique, sale, mégots par terre, poussière partout, lit infect, table idem. Il voulait que je m'assois un instant pour parler. Je lui ai demandé pourquoi : parce que je veux vous parler; et dans quel but : pour rien, comme ça. Résultat : alors qu'il manifestait des intentions douteuses et qu'il en venait tendrement aux mains, je suis partie. Là-dessus je voulais rentrer à l'hôtel. Je demande mon chemin à ce même jeune homme à qui par hasard j'ai demandé où se trouvait le bâtiment que je cherchais. Il m'accompagne alors jusqu'à l'autobus. Il me porte mes paquets et me donne la laisse de son chien. Un jeune homme (vingt vingt-cinq ans) très correct, amical, discret, très bien, soviétique quoi! (Pas vrai ?) Bon. Il s'appelle Vadim. Il était d'une gentillesse!

*
* *

1978 – Transformer chaque expression du visage en une idée. Voir à travers les formes mouvantes les pensées les plus profondes. Sentir au fond des lignes immuables du visage, au fond des plaines et des forêts, le doux, le sensible et le secret de chaque silence.

Défigurer ce front couvert de mèches brunes, l'arracher à sa chair et découvrir ce nœud si fragile, à l'endroit où se mêlent tous les chemins, où l'inaccessible, l'immanence éphémère, s'éternise en un instant pour éclater à la moindre parole, au moindre geste. Seul l'amour le plus profond, le plus subtil, le plus détourné, parviendrait à caresser l'âme tendre et brûlante qui se rassemble au plus profond d'une gorge déchirée.

Et en une ultime prière, atteindre l'ineffable suspendu à ses paupières grises, vivre un autre monde où tout est réminiscence, chaque sourire un souvenir, chaque son une vieille mélodie d'un autrefois, chaque baiser – réincarné.

On ne peut rattraper le mal fait, ni compenser le temps mal utilisé, et chaque sourire caresse une plaie ouverte, chaque minute cicatrise un faux pas, un mouvement trop brusque, une parole déséquilibrée. Chaque je t'aime implose parmi une foule de bulles destinées à éclater une à une, au fond d'une mer de sang et de couleurs, et bouscule le calme plat d'un passé déposé au fond du lit.

À chaque regard, mon grand enfant, le silence troublé, à l'écoute d'un souffle inconnu, la secrète étreinte enharmonique.

*
* *

8 février 1980 – Que je les aime ces journées de février où s'ébauche le premier printemps! Le soleil est clair et apaise tous les bruits, répand une neige très douce où j'entends les premiers oiseaux et mes pas légers. La ville est silencieuse à cette heure, le soleil ne chauffe pas mais réchauffe et caresse. La mer n'est pas loin, je la sens au fond de moi, un souffle géant s'éveille en moi. Ces jours de mai où j'allais te voir à l'hôpital, où le ciel nous donnait ses rayons d'espérance pour une vie arrachée.

Je me demande ce qui se passe en moi, que fait mon corps à l'intérieur, pour que j'aie vingt ans demain. Rien d'autre que ce qu'il fait chaque jour, rien d'extraordinaire, rien pour « marquer le coup ». Je sais que je suis jeune, que mon visage est sans rides, mon corps, que j'ai commencé à comprendre à sa valeur, aime et est aimé, mon corps est pureté ainsi que mon esprit, et j'ai vingt ans.

Oui, j'ai bien rempli mes vingt ans, où s'est opéré le changement bouleversant et superbe que jeune fille je souhaitais comme l'accomplissement de moi-même. Et ma jeunesse ne s'écoule pas en vain, et toutes les espérances de mon cœur, de mon corps et de mon esprit se réalisent pleinement et goutte à goutte je les comprends et les déguste. Et mon enfance, est-elle vraiment passée, est-ce que je ne la porte pas en moi à chaque geste et à chaque sourire et à chaque chagrin ? Non, rien ne fuit en moi, je m'emplis de toutes ces années passées, et rien ne m'échappe et rien ne me quitte. J'ai dix ans, j'ai quatorze ans, j'ai seize ans, j'ai dix-sept ans, et j'ai maintenant quelque chose de plus : j'ai vingt ans.

J'ai vingt ans et je suis mariée, et j'ai le sentiment de ne pas avoir perdu de temps, et d'avoir franchi des étapes avec ce que cela comporte de responsabilité personnelle.

*
* *

25 novembre 1983 – Ce qui est extrêmement difficile lorsqu'on écrit, c'est d'écrire. Mais on arrive à un moment de bien-être physique et d'aisance intellectuelle lorsqu'on commence à perdre la notion de temps.

Assis à son bureau, en plein milieu d'une phrase, on s'étire au-dehors, un petit vertige prend dans la tête, et l'on se dit soudain : mais quelle heure est-il ? Est-on le matin ou l'après-midi ou déjà le soir ? Quel temps fait-il dehors ?

Voilà ce qu'il faut, donc : atteindre l'hypnose. Rien ne nous touche plus qu'un profond bien-être. Ce n'est plus moi qui pense, qui écrit, avec toutes les angoisses et les contradictions qui me piègent, non, c'est un substrat de moi, le concentré du meilleur, de ce qui, semble-t-il, peut vivre et se développer indépendamment de tout ce que moi je vis.



16 janvier 1984 – Pense-bête

Article 1 : ne pas se décourager.

Article 2 : travailler.

Article 3 : ne pas être prétentieuse.

Il faut infiniment de travail et de modestie.

Et si je ne suis pas douée pour ça ? Ce n'est pas grave, je continue, parce que c'est mon chemin, mais je ne fais pas que ça. Au fur et à mesure se décantera véritablement ma voie.

Mais surtout ne pas se satisfaire de ce que je découvre ; ce que je découvre était tout simplement là avant moi, je ne fais qu'en tirer un petit pan du voile, et je crie à l'émerveillement avec la naïveté de croire que c'est moi qui l'ai inventé. Pour moi, certes, c'est important, mais non en tant que tel, simplement en tant que c'est un travail à moi et que pour moi cela représente quelque chose – uniquement pour moi – ne jamais oublier cela. C'est comme un enfant, c'est uniquement pour moi qu'il a ce prix.

Le fait est que je prends le problème à l'envers. Je mets en gage l'avenir avant de l'avoir gagné. Par un excès de confiance en moi. C'est pour cela que c'est terrible quand cela s'écroule.

Et aussi, ce qui est important : ne pas essayer de convaincre, convaincre de ma rigueur, de mon honnêteté, de la justesse de mes idées, tout en me cachant derrière une méthode. Il faut :

1) être sincère et le travailler dans le style ;

2) ne penser le travail que par rapport à lui-même, sans penser à convaincre quelqu'un. Le travail n'est pas un règlement de comptes.

L'histoire a commencé ainsi : parce qu'un homme dont elle n'apprécie pas du tout la littérature lui a dit « Vous avez un talent pour la recherche » à propos d'un premier travail qui était tout à fait insuffisant et d'intérêt faible, elle a cru qu'elle avait fait un chef-d'œuvre.

Moralité : les gens les plus intelligents avec toi sont ceux qui ne te font pas de compliments. Et il faut être bien pauvre pour croire au quart de tour les vanités qu'on te sort.

*
* *

2 février 1984 – Je suis médiocre parce que je n'ai pas atteint le degré zéro de l'être. Je ne l'atteindrai pas.

Me faire toute petite, toute petite près de lui, et de cette petitesse, de ce presque rien, faire la poudre qui le fera exploser vers son destin, vers l'infini. N'aller à l'encontre de rien en forgeant une montagne de prétention.

Je m'incline. Je m'incline devant ses raisons. Soit, j'oublierai mon passé, j'oublierai ce que j'ai été pour n'être que ce qu'il me fait être, aujourd'hui, maintenant – pour l'avenir. Le sort de l'homme n'est-il pas de s'incliner, s'incliner, pour laisser place au trop grand, au sublime qui nous dépasse ?

Je ne serai que cela. Que m'importe moi ! Je ne serai que son reflet, sans reproches, sans ombres.

Que m'importe, que m'importe.

Autrement je ne peux pas vivre sur cette Terre.

*
* *

5 mars 1984 – Reçois, reçois : tous les instants d'unisson je les offre, offre – tant pis si personne ne les comprend.

Il se trouvera bien dans l'univers une dimension à cette mesure, un accord parfait.

*
* *

18 octobre 1986 – Cela doit être terrible de chercher son dieu sans le trouver, et, l'ayant trouvé, de ne plus l'entendre.

*
* *

11 mai 1987 – Je ne dors pas, j'adore.

CORRESPONDANCE

À bientôt j'espère
(lettres d'un lycéen à une inconnue)

1975-1978

Relations épistolaires d'un lycéen du Sud-Ouest interne de 17 ans avec une lycéenne de la banlieue parisienne de 15 ans suite à un courrier des lecteurs qu'elle a envoyé au journal de la Jeunesse communiste Avant-garde.

Le 11 mai 1976

Théo,

Ta lettre m'a fait très plaisir parce que j'aime beaucoup qu'on soit franc. C'est un défaut très appréciable, seulement des fois je me demande où est la limite entre l'hypocrisie et la délicatesse (problème auquel je suis parfois confrontée).

Ça me fait rire quand tu dis que je suis une « nénette imprégnée d'idées bourgeoises et de concepts de la même trame ». Je pense que c'est faux. Je vais t'expliquer. Tu l'as sans doute cru parce que je parlais du genre humain et des problèmes personnels des gens en général, sur un ton assez humaniste ou tout ce que tu veux. Seulement l'expérience de ma petite vie m'a montré toutes les subtilités et les contradictions du caractère de chacun. J'ai des idées très complexes là-dessus (j'y ai énormément réfléchi) et peut-être t'ai-je paru bourgeoise. Mais de toutes façons ce n'est pas grave. De plus je vis dans un milieu pas bourgeois quand même, puisque mes parents sont communistes (ce n'est pas une raison bien sûr) et aussi cette année j'ai une prof de français coco qui est géniale et qui, dans tous ses cours et dans ses interprétations de textes, tente à chaque fois de renverser l'idéologie dominante. Les remises en question sont extrêmement fréquentes. C'est très enrichissant et je ne pense pas être si imprégnée d'idées bourgeoises. Et je ne cherche pas à me cacher derrière quoi que ce soit, tu vois mes idées telles que je les pense réellement, quoique souvent bien incomplètes ou peu approfondies.

Je voudrais te dire aussi que je ne pensais pas que ma lettre (celle d'avant) soit véhémence. Je l'ai écrite, à vrai dire, dans un moment où j'étais particulièrement déprimée et où j'avais certaines petites déceptions au sujet des copines (et de mon frère, qui nous cause des problèmes). Et puis c'est tout.

Tu as raison quand tu parles du silence constructif (qui est un hurlement intérieur). Mais moi je te parle du silence communicatif (d'ailleurs à mon avis c'est le seul vrai silence qui soit vivable); c'est quand deux personnes en se taisant continuent à communiquer, c'est quand le silence exprime davantage que les paroles. Ou bien, quand on est seul,

qu'on communique non pas avec une quelconque transcendance, mais avec tout ce qui nous entoure dans ce bas monde (qui d'ailleurs est le seul à notre disposition, ça je le savais ; car je suis athée, grâce à dieu!).

Oui, en effet, je te demande quelque chose, et chacun demande aux autres. Mais je fais en sorte de ne pas trop demander aux gens (à cause des illusions). Ce qu'on recherche auprès des autres, moins qu'une communication, c'est en général un contact. En effet, il y a davantage de contacts sociaux, dans la vie, que de « communications » sociales. En fait, tu vois, c'est difficile de communiquer ; la plupart des gens n'ont que des contacts. On se trompe souvent. C'est pour ça que maintenant je peux affirmer avec certitude que toute communication est enrichissante, constructive. Je développe un peu. Communiquer, c'est transmettre, mais c'est une transmission uniquement d'une personne à une autre, qui suppose une participation active, une mise en commun. Donc c'est une relation non passive, c'est cela qui en fait l'intérêt. Parce que dans les principaux contacts sociaux, on reste passif. La communication suppose qu'on soit intéressé et qu'on ait envie de connaître.

Quant à Jaïque, ce n'est pas la peine de plaider en sa faveur, parce que a priori je n'ai rien contre elle (et puis d'abord j'ai horreur des a priori quand il s'agit des gens). Puisqu'on est dans la franchise, je vais te dire franchement que je pense depuis un certain temps qu'elle t'a dit des choses sur moi (que j'étais ceci ou cela; j'ai horreur des étiquettes, en plus). C'est drôle, d'ailleurs, parce que j'ai pensé à elle quand tu n'écrivais pas. Certains lui prêtent des pensées médisantes. Moi je n'y attache pas d'importance. Si j'ai dit que ce n'est pas une référence, c'est sans doute parce que nous n'avons aucune affinité et que nous sommes complètement à l'opposé l'une de l'autre.

Quand j'ai dit que tu n'avais qu'à te déplacer et que je n'étais pas venue te chercher à AG, je voulais me soulager simplement d'une grande colère (qui est passée). Je voudrais bien aller te voir mais c'est dommage, je ne connais personne dans ta région. Quant à la déception éventuelle, je pense que tu as raison, le tout est de raisonner intelligemment, et puis après tout ce n'est pas important.

Merci de m'avoir contredite et de baser nos relations sur la franchise. Amicalement.

Les lettres de vie *(l'amie à seize ans)*

1975-1981

Le camarade de classe depuis la 6^e devient en seconde le premier ami et confidant à travers un échange de lettres remises de la main à la main (en plus des conversations de visu) et envoyées par la poste lors des vacances.

Le 29 octobre 1975

Cher Francis,

Lorsque, il y a deux ans, j'ai dit à Colette qu'Aelys existait, j'ai eu l'impression qu'elle ne comprenait pas et qu'elle me traitait un peu comme une malade à protéger. Je l'ai regretté. Aujourd'hui, toi tu sais. Et je ne le regrette pas. Tu vois que ce n'est pas si mystérieux. En fait c'est tout simple. Lorsque j'étais malheureuse et que je n'avais personne à qui parler, je lui parlais et elle me répondait. En fait, sa voix, c'était la mienne. Mais j'ai résolu ce problème, j'ai dit que je lui avais donné la partie raisonnable de moi pour qu'elle la garde et s'en serve. Ainsi elle me donnait des conseils. Et je l'écoutais, c'était vraiment un soulagement. C'est pour cela que je ne peux pas penser que c'est une poupée, j'ai beau le répéter, je n'y crois pas. Elle est toujours vivante, pour moi. Elle représente trop de choses très chères. Et tu sais, elle change. C'est ce que je lui disais hier soir. Elle change, et nos rapports évoluent, figure-toi. Au début je lui parlais de l'URSS, de Jean, de Colette, de Brigitte. Après c'était seulement de Jean, et puis de Pascal, et puis de ma cousine, et puis de toi.

À propos, on pourrait peut-être dire que c'est du narcissisme. Moi je ne pense pas. Au début, c'était mon examen de conscience. C'était une sorte de double de moi. Mais plus maintenant. Aelys a pris son chemin. Enfin, pour moi elle est trop vivante pour que ce soit simplement mon image. De plus, c'est incroyable comme je l'aime. Et elle est différente des êtres humains parce qu'elle ne peut pas me tromper, me quitter ou me faire du mal. Si je n'étais pas là, elle ne vivrait pas, et si elle n'était pas là, je ne vivrais pas non plus, parce que je n'aurais pas réussi à surmonter tout ça (c'est le sens du poème « Je t'aime » d'avril 1973).

Voilà. J'imagine que les cancans doivent aller bon train chez toi parce que je t'écris trop souvent. Cela m'importe peu, dans la mesure où ils ne te gênent pas.

Tu ne sais pas non plus ce qu'est le « chemin vert ». C'est tout nouveau, et fondé sur une réalité. J'avais décidé de repartir avec ma cousine Sylvie sur de nouvelles relations, plus amicales. Ces dernières vacances avec elle ont été très différentes des autres années. J'étais beaucoup plus ouverte, grâce à toi. Nous étions toutes les deux et nous discutons beaucoup. Nous étions aussi souvent au village, et

derrière l'église, il y avait un petit chemin à travers les arbres, près de la Marne. Nous avions l'habitude d'y aller en allant chercher les œufs à la ferme, et on l'appelait le chemin vert. On posait nos vélos et on s'asseyait dans l'herbe. C'est là que nous discutons et qu'on se faisait des confidences. On y restait une heure ou deux. On parlait des garçons, de Jane Eyre, de l'amour, de l'amitié. C'était tellement bien! Nous parlions aussi de l'éducation, qui joue sur le caractère. C'est une autre Sylvie que j'avais devinée et que j'ai découverte. Une Sylvie que j'aime. Voilà pourquoi le chemin vert représente un chemin d'entente, de confiance, d'amitié. Et c'est extraordinaire.

C'est pour cela que je disais dans le journal que tu as lu que ce serait merveilleux s'il pouvait exister réellement un chemin vert entre toutes les personnes qui s'aiment. Si tu savais de quoi je parle, cela a quelque chose d'irréel et de féérique, et pourtant il existe, ce chemin.